

**La mémoire du vent.**



**Alain Dubos**

**LA MEMOIRE DU VENT**

*Roman*

## DU MEME AUTEUR

- La rizière des barbares*, Julliard 1980, Bookelis 2020  
*La Fin des Mandarins*, Julliard 1982  
*Et tu franchiras la frontière...*, Julliard 1983  
*L'Embuscade*, Presses de la Cité 1984  
*Les Seigneurs de la Haute Lande*, Presses de la Cité, 1996  
*La Palombe noire*, Presses de la Cité, 1997  
*La Sève et la cendre*, Presses de la Cité, 1999  
*Le Secret du docteur Lescat*, Presses de la Cité, 2000  
*Constance et la ville d'hivers*, Presses de la Cité, 2007  
*La mémoire du vent*, Calmann-Lévy 2010  
*Sans Frontières*, Presses de la Cité, 2000  
*Acadie, terre promise*, Presses de la Cité, 2002  
*Retour en Acadie*, Presses de la Cité, 2003  
*La Plantation de Bois-Joli*, Presses de la Cité, 2005  
*La Baie des maudits*, Presses de la Cité, 2005  
*Les Amants de Saint-Laurent*, Presses de la Cité, 2009  
*Vietnam, Timée 2008*, (Photographies de Louis Monnier)  
*Cambodge, Timée 2009*, (Photographies de François Poche)  
*Landes de terre et d'eaux*, Passiflore, 2011  
*La Corne de Dieu*, Calmann-Lévy, 2012  
*La ferme de Bonne-Espérance*, Calmann-Lévy, 2013  
*Blou, des plaines à la mer*, Ed. de la francophonie, 2013
- Théâtre.  
 L'affaire d'une vie, 1981  
 Un Roy sans Acadie, 2013

*À mes deux petits-fils, nés la même année 2010,  
ces racines landaises pour affronter les tempêtes.*



## 1

*Saint-Pierre-du-Mont, Landes, 27 décembre 1999.*

– **L**othar, couillon, tu parles d'un patronyme.

Jean Cazedieu n'en démordait pas. À force d'affubler les tempêtes de prénoms allemands, on finirait par croire que la guerre n'était pas terminée. Il scruta longuement le ciel encore calme. Trois jours auparavant, une tornade avait balayé la France au nord de la Loire, poussant jusqu'au cœur de l'Europe son élan de mort et de destruction.

– Et celle-là, ils vont l'appeler comment ? Siegfried ? Konrad ? Fritz-le-chat ?

Elle était annoncée ; la petite sœur atlantique, au sud cette fois, tout aussi violente. Cazedieu se sentit soudain inutile. Le baromètre fixé dans un angle du salon plongeait à vitesse constante vers les zones rouges, depuis la fin de la matinée.

– Boh, té, soupira Jeanne, la servante, ils disent que ça soufflera surtout en Charente.

– Ils disent, hilh de pute. Ils, c’est qui, d’abord ? Tu parles, personne n’en sait rien, je te le promets. Tu as vu le résultat de l’autre coup de vent ? C’est parti jusqu’en Pologne, alors Charente, Gironde ou Landes, c’est bien tout pareil.

– Le chêne de Marie-Antoinette est tombé, à Versailles, j’ai entendu ça aussi à la radio.

Jean Cazedieu leva les bras au ciel.

– Ça nous fait une belle jambe, dans le Marsan. Ici, on vote à gauche depuis la conquête de la Gaule par César, alors, un chêne à Versailles, ce n’est pas une affaire d’État. Occupe-toi donc des fourchettes, au lieu d’écouter les conneries des journalistes.

À près de soixante-quinze ans, le maître de La Théoulère\* était encore massif. Il avait un torse de lutteur, des muscles enrobés par la bonne chère et ce nez des Gascons, long et busqué, durcissant son visage. La femme haussa les épaules. Depuis la mort de sa maîtresse, dix ans plus tôt, elle tenait dans la maison un rôle hybride de femme de ménage, de cuisinière et de souffre-douleur ; maugréante. Cazedieu la raillait.

– Un couple, si je n’étais pas si vieux, té, je te demanderais en mariage, à nos âges, tu te rends compte, on serait dans le journal.

Il se campa devant la porte-fenêtre donnant à l’ouest, observa le ciel. Loin de l’Aquitaine, la Bretagne subissait déjà l’assaut des vents. Rien de tel dans les Landes, le bleu dominait encore au-dessus de la forêt avec cependant une frange d’altitude imprécise, comme un drap tiré face à des yeux de myope.

Il pensa : « Dommage que Marc ne soit pas là, mais l'homme des steppes en a sans doute vu de semblables, ailleurs. » Il s'inquiéta.

– Ça fait combien de temps que mon fils n'est pas revenu ici ?

La servante lui répondit aussitôt :

– Oh, té, une dizaine de mois, je pense, peut-être une année.

Elle briquait l'argenterie, assise à la place même où Julie Cazedieu procédait autrefois. Pour un maître qui ne recevait quasiment

*\*Tuilerie, en gascon.*

plus personne depuis deux lustres, c'était du luxe. Mais que faire d'autre lorsque l'on n'était plus capable d'assurer le ménage d'une aussi vaste maison.

– Presque un an, fit le vieil homme, c'est long, tout de même, *dion bibant*.

Son fils était en mission Dieu seul savait où, dans quelque Kurdistan, ou chez les Pygmées. Bien qu'il affichât sa distance par rapport aux choix de vie de son fils, Jean Cazedieu était, au fond de lui, assez fier de le savoir au chevet du pauvre monde, prenant des risques inconnus du reste de la famille. « On ne se voit guère souvent, pensa-t-il, mais tu dois avoir raison, vivre ici ne soulève pas la passion. »

– Qui sait quand il remettra les pieds dans cette baraque ?

Jeanne fronça les sourcils.

– Mais il est en France, *macaréou*, il vous a même téléphoné il y a moins d'une semaine. Il sera là en février.

– Eh bé, sorcière, je perds la mémoire, voilà tout ! Tu vas me foutre la paix, oui ?

Son corps tourmenté par les rhumatismes vibrail d'impalience, ce devait être à cause de la touffeur tombée sur la forêt. Une chape vaguement humide, baignée de silence, une fausse torpeur, en décembre.

– Calmez-vous donc, lui lança Jeanne. On a renlré tout ce qui pouvait s'envoler, le reste, ma foi, c'est les arbres, qu'est-ce qu'on peut faire pour eux, dites-le moi ?

Elle avait appris à se défendre contre les gracieusetés de son patron. Cazedieu la rejoignit en boitillant, s'assit à l'autre bout de la table. Rêveur.

– Il y avait ce type de climat au Maroc, en mai. À l'arrivée de l'été. Comme si le temps hésitait à se donner à la chaleur. Tu comprends ce que je veux dire ?

Elle lui répondit d'un haussement d'épaules. Il la prenait parfois pour une demeurée, cela remontait à l'époque où, jeune veuve d'un fermier mort sous un tracteur renversé, elle avait intégré un domaine tenu alors d'une main de fer par la mère de Julie, la douairière de La Théoulère.

Cazedieu songea qu'il devait finir par ressembler à cette compagne dévouée, pareillement blanchi, le visage creusé de rides profondes, la démarche lourde. Vieillir ainsi était d'une grande tristesse mais qu'espérer d'autre lorsque l'on s'était, au fil du temps, coupé de sa famille.

« Jean est un égoïste détruit par la fin des colonies. Après tout, il l'a bien cherché ; il n'avait qu'à rester ici et gérer, en bon frère, le patrimoine industriel des Cazedieu. » C'était là ce qui se disait le plus couramment sur lui, dans la

famille. Le jugement était sans appel tout comme avait été glacial, près de quarante années auparavant, l'accueil réservé au fils prodigue revenu de son aventure nord-africaine.

Les feuillages du parc commençaient à frémir, le vent se levait, celui-là ne serait pas commun. Las de tourner en rond dans le salon bruni par un mobilier aussi rustique qu'ancien, Jean Cazedieu revêtit un ciré d'égoutier sous lequel il lui arrivait encore de chasser.

– Té, je n'y tiens plus. Je vais aux parcelles.

– Ne vous faites pas prendre sous les arbres, le tança Jeanne. Il y en a là-bas qui ne demandent qu'à tomber. Et puis, regardez-vous un peu, avec vos jambes pas pareilles.

– La paix, bavarde.

Il sortit, longea le mur de la grosse maison blanche aux volets verts, traversa un bosquet de chênes, des champs de maïs arasés, un paysage sans relief borné au sud par la masse opaque de la forêt. Puis, empruntant un chemin de sable, il s'enfonça entre les pins.

C'était, à quelques kilomètres de Mont-de-Marsan, sur la route de Saint-Sever, un *pinhadar* (*pinède*) partagé entre plusieurs propriétaires, un domaine privé comme l'était la plus grande part de la sylve landaise. Cazedieu possédait là sept hectares et demi d'arbres aussi vieux que lui. Des pins magnifiques dont l'allure tranchait avec ceux du voisinage. Depuis que la résine avait définitivement cessé de couler dans les pots de Hugues, les pins vivaient moins longtemps. On les laissait pousser trente ans ici, quarante là, bien assez pour faire de la planche, du lambris et de la cagette, du meuble pour grandes surfaces suédoises ou de la pâte à papier.

« Hypothèque », murmura le vieil homme, et à la pensée que ce bois pouvait lui être confisqué du jour au lendemain, il éprouva un malaise d'enfant puni.

Son fils n'était pas au courant de sa situation financière ; médecin et bourlingueur, incapable de se fixer en France plus de quelques semaines, Marc Cazedieu n'avait cure des affaires familiales. Jean avait longtemps pensé que cela valait mieux. Parvenu, ruiné ou presque, à la fin de sa vie, il estimait que le temps de briser le silence dont il entourait ses dépenses était venu.

Il s'arrêta, le souffle un peu court. En vérité, la belle pinède reçue en héritage par sa femme à la fin de la guerre ne lui appartenait plus tout à fait. Jean et Julie Cazedieu avaient vendu depuis longtemps les métairies attenantes à La Théoulère pour se lancer dans les affaires au Maroc. Mal leur en avait pris. Jean n'était pas vraiment doué pour ça, sa femme s'était révélée piètre comptable. Une faillite avait clos leur aventure.

Il observa le ciel qui changeait, au nord. Dans le Médoc, à cent cinquante kilomètres de La Théoulère, il détenait le reliquat d'une fortune muée en peau de chagrin. À la mort de son père, un partage effectué en son absence l'avait doté de quelques actions et, pour compenser les valeurs industrielles d'un frère resté au pays, d'une soulte et d'un beau carré de bois de soixante-dix hectares à Marcheprime, en Gironde.

– Hypothèque, grommela-t-il. Nom de Dieu, je n'ai plus grand-chose à moi.

Soliloquant, le vieil homme se remit à marcher. L'alerte avait été donnée, pressante. Le coup de vent serait

centré sur l'estuaire de la Gironde. Déjà, incendies et tornades avaient endommagé le Massif<sup>1</sup> dans ces régions, ruinant, en moins d'un demi-siècle, les efforts de bien des exploitants. Un jour maudit d'août 1949, il avait fait nuit à Bordeaux à deux heures de l'après-midi, une odeur de mort avait envahi la ville, peut-être celle des quatre-vingt-deux pompiers piégés, assaillis, carbonisés entre Saucats et La Brède.

– Saloperie de vents.

Jean Cazedieu écouta le murmure lancinant des cimes. Le ciel grisonnait. Venus de l'océan, des cumulus pesants remplaçaient peu à peu les nuées d'altitude. Ainsi des colères nées au grand large se mettaient-elles en marche, franchissaient la houle, caressaient les plages avant de s'abattre sur elles, fouillant la dune, crachant loin à l'intérieur des terres le sable accumulé dans leurs replis.

Il se sentit oppressé. La tiédeur de l'air était une anomalie, l'immobilité soudaine des pins mariée au silence, une étrangeté menaçante. Un orage eût été le bienvenu mais ce jour-là, il s'agirait de tout autre chose. Cazedieu pensa à son fils, qu'il connaissait si mal ; un être distant qui semblait fuir la province comme à plaisir.

« Marc, pourquoi nous voyons-nous si peu ? »

Il aurait des choses importantes à lui dire. Le *french doctor* était comme un oiseau sur la branche, enfant rêveur, étudiant fantasque, il menait sa vie d'adulte à la manière de ces photographes fascinés par les guerres, les catastrophes, les soubresauts morbides du pauvre monde, et qui finissent par ne plus pouvoir s'en passer.

---

<sup>1</sup> Un million deux cent mille hectares entre Landes et Gironde.

Cazedieu releva le col de sa veste. « Parler à Marc, d'urgence. » L'angoisse accéléra son pas. Ce devait être à cause du vent subitement levé, forçant presque aussitôt avec, dans ses entrailles, la menace imprécise du déchaînement. La forêt mugissait d'une rage encore contenue, ondoyait en larges inclinaisons de ses faîtes. Dans ces conditions-là, fouler le sable des chemins n'était pas sans danger.

Il s'arrêta, prêta l'oreille au dialogue enfiévré du ciel et des arbres. Le pin a peu de racines, c'est connu. Il ploie sous la caresse puis se brise ou se dessouche d'un coup. Pareil pour les chênes tauzins, ces cousins malnutris des seigneurs du nord. Rongés par les parasites, de santé souvent précaire, ils basculent sans trop résister quand le coup de vent devient tempête.

Cazedieu reprit sa marche. À mesure qu'il se laissait recouvrir par la grisaille, il sentit son cœur battre plus fort. Devant lui, dans le décor banal de la pinède, à un endroit que rien, ni l'alignement des arbres ni le serpentin de la piste, ne différenciait du reste, gisaient, sur le rebord du fossé, les vestiges rouillés, presque invisibles, d'une structure de métal. Il escalada à grand-peine la craste, un talus quadrillant la pinède landaise., reprit pied sur une ferraille tordue à demi couverte de mousse et d'aiguilles. Pestant.

– Hilh de pute, ça tient encore, ce truc.

Le souvenir lui vint d'un hiver semblable, doux et venteux. La forêt appartenait alors à ceux qui en connaissaient les moindres recoins. Seulement, elle était

tranchée net par une ligne virtuelle que les Allemands ne tarderaient pas à gommer d'un trait de plume berlinois.

Poreuse, veillée par l'opacité des nuits sans lune, tirée de Bordeaux à la frontière espagnole par des géomètres sans fantaisie, la démarcation coupait les Landes en deux, dessinant des espèces de parts de fromage. Zone interdite à l'ouest, libre à l'est, avec des postes ponctuant la scission de la France. Étranges lieux d'histoire.

Cazedieu dut affronter une rafale subite, plus forte que les autres. Cette fois, le vent investissait la place de front, insistait, comme pour ouvrir une porte en partie enterrée. Des pignes tombèrent, des brindilles, emportées dans un vol hasardeux, tandis que tombait subitement un crépuscule couleur d'antracite. Le vieil homme guetta les premiers craquements, cela ne pouvait tarder tant les troncs se courbaient, se redressaient pour ployer à nouveau. Plein ouest, au bord de l'océan, le spectacle devait être sublime.

Il se campa face aux bourrasques. En cette saison, la fougère avait disparu, laissant la terre en prise directe avec la tempête. Exactement comme ce jour maudit de janvier 1942, quand les passeurs de Juifs et de résistants s'étaient fait rejoindre par une patrouille allemande. Sentant ses genoux mollir, Cazedieu se mit de biais. Le baromètre de La Théoulère n'avait pas menti, c'était désormais un ouragan qui déferlait à travers les arbres. Déjà, des bruits secs, en écho, annonçaient les premières chutes d'arbres.

– Amis !

Son cri se perdit dans le vacarme. Tout devenait excès, folle embardée de l'hiver, démence. Et ces détonations se mêlèrent dans sa tête aux ombres de quelques fuyards en

transit vers l'Espagne. Cazedieu se boucha les oreilles. Une rafale plus forte que les autres le fit reculer, trébucher puis s'étaler de tout son long sur le chemin. Il voulut se relever, se rendit compte qu'il n'en avait pas la force. Il était allé trop loin, sans vraiment savoir ce qui l'avait poussé à faire une telle promenade. Cette vieille toupie de Jeanne avait raison, comme souvent lorsqu'elle le tançait.

Il s'agenouilla, ouvrit grand la bouche, face au vent, sentit sa respiration se bloquer. Des rameaux de chêne lui fouettèrent le visage. À Biscarosse, lorsqu'ils étaient encore enfants, il jouait ainsi avec son frère Emmanuel, à qui tiendrait le plus longtemps sans respirer, les bras écartés, emplis d'air à en implorer.

Il vit, face à lui, la masse brune d'un tronc, pensa, l'espace d'une seconde, que le vent le soulevait et le projetait vers un obstacle inattendu.

Il entendit le craquement à l'instant où le chêne s'abattait sur lui. La branche nue qui le traversa de part en part le cloua au sol. Il s'arc-bouta, leva les mains comme pour embrasser le colosse qui l'écrasait, puis il retomba à demi, épinglé, mort.

## 2

*L*e poil grisonnant, le nez busqué des siens, les joues haves du voyageur en zones déshéritées, Marc Cazedieu atteignait l'âge auquel il convient d'avoir donné corps aux espérances de la jeunesse. Quarante-cinq ans ; encore un peu tôt pour regarder derrière soi, le bon moment pour se poser, bien campé sur son expérience, face à ce qui reste à accomplir.

En principe.

Marc n'avait jamais vraiment réfléchi à cette équation pourtant simple. Il était comme ces voiliers qu'un vent arrière pousse vers le large d'un élan continu, sans qu'il soit nécessaire de tirer des bords.

Il était né au Maroc à la fin de ce que l'on nommait là-bas « événements », en réalité une guerre d'indépendance. Le jour même de sa naissance, deux instituteurs avaient été assassinés en Algérie, sur la route des Aurès. C'était le 1<sup>er</sup> novembre 1954.

Enfant unique, Marc avait vécu la faillite d'un père qui s'était fourvoyé dans l'affinage de l'huile d'olive, grugé en fin de compte par des partenaires devenus politiquement dominants. Il lui avait alors fallu gagner la mère patrie, un

monde dont il n'avait connu jusque-là que les vacances estivales, les retrouvailles avec les cousins des Landes, les confits des grands-mères et la messe du dimanche à la Madeleine de Mont-de-Marsan.

Quand d'autres, comme lui rapatriés, s'étaient fondus dans la société provinciale, il avait été mis en pension à Sainte-Barbe, établissement parisien censé former des élites, d'où il était sorti bachelier sans mention, plein, déjà, d'une tenace envie de voyage. Le temps de traverser ses études de médecine sur des airs de jazz *West Coast*, au fond du lit des libertés sexuelles bordé par mai 1968, et ça avait été la rencontre avec les fous romantiques de l'action humanitaire, le premier départ, très vite, pour la Thaïlande, puis les vertiges aux senteurs de poudre d'un Moyen-Orient où fermentaient les prémisses mortifères du siècle à venir.

Lorsqu'on lui demandait de quel bord politique il était, il répondait « de celui du Roi », une façon de se mettre en marge des débats publics plus ou moins truqués. Après tout, pensait-il, servir un homme ou un système importait peu pourvu que fût établie la belle liberté de penser et d'agir. Il avait, à sa manière de témoin privilégié, donné quelques coups de pioche dans le mur de Berlin, au Cambodge, en Éthiopie, en Afghanistan, et, par souci d'équilibre, dénoncé au passage les dictatures à la chilienne dont l'époque n'était pas avare.

– J'use sans modération de la licence qui m'est offerte, disait-il. Qui sait ce qu'il adviendra de nous, si le pouvoir de l'argent remplace un jour en totalité celui des idées.

Il revenait, fatigué, l'humeur maussade, d'une de ces contrées où la mort côtoyait à ce point la vie que parfois elle la couvrait tout entière de son ombre. Rwanda. Une zone délaissée, loin des caméras de télévision dès lors que la paix semblait y être revenue. « On ne tue plus, passons à autre chose. »

Marc supportait de plus en plus difficilement l'amnésique frivolité des Occidentaux face à des événements de cette ampleur ; leur course en avant. Fouettés par des médias avides d'instant, oublieux du passé, tous obsédés par l'angoisse du futur, il ressemblait à des papillons fonçant vers l'incandescence de brasiers, pantins dont jouaient à plaisir les vents du monde. Une foule décérébrée parmi laquelle chaque atome se persuadait pourtant de détenir, par sa seule pensée et avec le secours d'Internet, le pouvoir sur tout le reste. Quelle illusion ! Marc ne comprenait plus très bien la morne hystérie ambiante, la petite guerre civile au quotidien, dans la douce France barbelée que des loups déguisés en moutons, prosternés sur des tapis d'Orient, s'apprêtaient à déchirer.

Il était de ceux que la dureté des temps avait depuis longtemps convaincus de leur chance incroyable ; aller vers les guerres à partir de terres en paix, être né quand les ruines des barbaries européennes se relevaient sous des cieux enfin débarrassés de leurs noires nuées. Ne pas connaître le feu, la destruction, le cri des mutilés, le tranchant des métaux pulvérisant les villes, l'orgie. Parfois, il se demandait si ses compatriotes n'avaient pas, quelque part dans leur inconscient, l'envie de sentir sur leur peau le

souffle des apocalypses, histoire de savoir à quoi cela peut bien ressembler.

– Tu rumines du charbon, constata Élisabeth. Encore une de tes réflexions profondes sur l'avachissement national ?

Il mentit.

– Je pense à mon père.

Elle se tut. Marc n'était pas revenu dans le Médoc depuis une dizaine d'années. La dernière fois qu'il avait traversé les immensités des Landes girondines, c'était un peu après la mort de sa mère, à l'occasion d'un mariage à Pauillac.

En chemin, il avait pu mesurer les dégâts causés par Martin, le frère jumeau de Lothar. Les Charentes avaient souffert. De part et d'autre de l'autoroute, ce n'étaient que parcelles arasées, bois éclaircis, troncs inclinés, tordus telles des brindilles. Plus au sud, la tempête avait frappé Bordeaux, couchant des arbres par dizaines, dévastant des rues entières. Un peu partout, des équipes municipales tentaient de remettre un peu d'ordre dans l'environnement urbain.

Marc ne s'attarda pas au milieu du désastre. Il lui fallait poursuivre sa route vers Mont-de-Marsan. L'enterrement de son père était prévu pour le lendemain. Sur l'autoroute, il décida de faire halte à Marcheprime.

Élisabeth laissait traîner sur le paysage un regard désabusé, presque navré.

– Comment peut-on vivre dans un pareil décor ?

Marc ne releva pas. Sa compagne découvrait le plat pays landais et le trouvait conforme à ses prévisions. Des fermes perdues dans la forêt, des hameaux déserts comme les routes et celles-ci, rectilignes, tranchant un fouillis de végétation sans cohérence visible. Par endroits, la pinède avait résisté, des bouquets de pins survivaient, inutiles, au milieu du chaos, tout cela laissait une impression d'armistice sur un terrain dévasté au canon.

– S'être installé ici, tu parles d'un cauchemar.

Élisabeth avait un don d'exagérer l'affect qui agaçait Marc. Pour un peu, elle aurait prévu la tempête, estimé par avance la peine des autochtones à l'aune de leurs ambitions minimalistes. La misère du monde la concernait, en surface. Elle savait la reconnaître mais ne désirait pas la pénétrer. Ainsi le goût de Marc pour les malheurs d'autrui, son engagement lui paraissaient-ils suspects de naïveté. Elle eut un petit rire. Les chagrins des propriétaires landais pouvaient être relativisés, il y en avait de pires.

– Ce n'est pas moi qui délogerai tes compatriotes de leur dortoir en ruines. Comment vas-tu te sortir de là ? Le *french doctor* transformé en scieur de long. Cocasse.

Il ne répondit pas, alluma la radio, où l'on décrivait avec exactitude le décor dont il était l'hôte. L'état de catastrophe était à l'ordre du jour, pour les Charentes, le Bordelais et le nord des Landes. Ailleurs, les vents avaient frappé moins fort.

– Je crois que c'est par ici, dit-il.

La pinède de Jean Cazedieu s'étendait de part et d'autre de la route menant de Marcheprime au Barp. Des coupes y avaient été pratiquées au début des années quatre-

vingt-dix. Marc se souvint d'une lettre de son père lui annonçant qu'il sacrifiait une vingtaine d'hectares afin de faire face à quelques dettes. Il ne lui fallut guère de temps pour appréhender la réalité ; sur des centaines de kilomètres carrés, la forêt avait été détruite par l'ouragan. On avait rétabli la circulation en tranchant les cimes des pins à même les fossés, cela faisait comme un mur végétal, oppressant, d'où émergeaient, nus et blancs, les troncs sectionnés.

Marc arrêta sa voiture, fit quelques pas sur le bas-côté. Le silence était absolu, une senteur de résine, inhabituelle pour la saison, flottait dans l'air froid et humide. Tout, alentour, était bouleversé, sens dessus dessous, la pinède avait perdu son ordonnancement militaire. Des jeunes arbres pliés mêlaient leurs apex aux branches de leurs aînés, créant un enchevêtrement inaccessible. Plus loin, les rafales avaient incliné sans les rompre des alignements entiers de pins.

« La guerre, ou quelque chose de ressemblant. » En Afrique, au Liban, Marc avait traversé des contrées dévastées par des bombardements ; hachées menues, noircies, elles exhibaient leurs blessures, leurs squelettes décharnés, leur désertique misère. Il y avait de ça dans la forêt girondine en ce premier matin de janvier 2000. Le ciel d'où la neige semblait devoir bientôt tomber ajoutait à la tristesse ambiante la lourdeur de son plomb.

Des prédateurs ne tarderaient pas à rôder dans la région ; pas seulement les rapaces attirés par des cadavres de chevreuils ou de sangliers mais d'autres charognards, du genre humain, ceux-là. Le malheur excite la convoitise, toujours. Celle-ci naîtrait dans les bureaux où se décidait le

prix du bois. La forêt n'était déjà pas en parfaite santé financière. Dans les années quatre-vingt, l'industrie à bout de souffle avait été vendue pour partie aux Canadiens ou aux Norvégiens.

« Le stère ne vaut plus grand-chose. »

Marc se rappelait de la voix douce de sa mère qui déplorait parfois, mélancolique, la lente déliquescence de la matière première locale. L'ouragan Martin allait planter quelques clous supplémentaires sur le cercueil.

« De toute façon, vu le peu qui nous reste de retour du Maroc, ça ne bouleversera pas notre vie », concluait, philosophe, Julie Cazedieu.

Étrange pays, dont le calme apparent cachait des violences d'une brutalité inouïe. Marc ressentit ce mortel contraste entre l'océan vert, sans vagues ni écume, et la blessure dans ses entrailles, coulant de mille plaies contiguës. Des fortunes allaient se faire et se défaire par le simple mystère d'une journée d'apocalypse. « Ce pays n'est pas ordinaire, songea-t-il, complice du promeneur affamé de silence et de solitude, tueur de son propre peuple le temps d'une colère de son ciel. »

Élisabeth était restée dans la voiture. À Paris, elle avait proposé à Marc de l'accompagner ; il avait accepté, prévoyant pourtant ce qui arrivait. Il vit son immobilité derrière le pare-brise. La jolie brune aux yeux noirs n'était vraiment pas de ce pays-là. Marc alluma une cigarette. Leur couple approximatif, né quatre ans auparavant, battait de l'aile. Lui et ses missions africaines, elle et ses voyages en province pour la promotion d'une maison de couture, ils partageaient des retrouvailles à défaut d'une vie commune,

un *modus vivendi* qu'ils n'avaient plus la force, ou peut-être l'envie, de changer.

Il ne s'attarda pas. Il aurait à traverser encore des kilomètres d'un décor qui le fascinait. La forêt épargnée surgirait cependant du désastre, au Muret ou à Trensacq, où elle régnait toujours, giflée mais debout. Cela ressemblerait aux dégâts d'un missile : le trou central, le désert alentour, quelques pierres éparpillées puis, insensiblement, la reconstitution en hauteur de la ville, centimètre par centimètre.

– La nature se venge, répétait Henri de Monfreid peu avant sa mort.

Marc se souvint du quasi-centenaire, parfaitement lucide, pointant un doigt accusateur sur ceux qui le regardaient à la télévision. « La nature se venge ! » Il avait dû en faire sourire certains. Radoteur. On était alors au mitan des Trente Glorieuses, le formica remplaçait le chêne crevassé des logis paysans, l'industrie triomphait partout, sous ses panaches de fumées toxiques.

Marc s'arracha à la contemplation du désastre.

– Comment mon père a-t-il pu se faire piéger de la sorte ? Il savait tout des climats, des arbres. Il en est tombé quelques-uns au sud, rien à voir paraît-il avec ici, et il a fallu qu'il en prenne un sur la tête.

Élisabeth n'avait pas la réponse à cette question. Au moment où il mettait le contact, Marc aperçut, point minuscule au bout du fil d'asphalte, un camion chargé de grumes roulant en sens inverse ; la première présence humaine au bout d'une grande heure de route, le genre de

rencontre que l'on fait aux confins des déserts ou des steppes.

Il eut soudain la révélation de ce qu'était cette forêt, une espérance vieille de cent cinquante ans, offerte au vent d'ouest, théâtre de gestes répétés des millions de fois par des gens, peu nombreux, qui, ce matin-là, commençaient à la relever de ses ruines. Un pays, bien réel puisque des convois mortuaires le sillonnaient bientôt en tous sens, comme dans une patrie en guerre. Derrière eux, des semeurs aligneraient à nouveau des pousses hautes d'à peine quelques centimètres.

– L'œuvre.

– Qu'est-ce que tu murmures ? lui demanda Élisabeth.

– Rien. On dirait Verdun.

À défaut de l'élégance, du raffinement ou de la gloire passée qui font les demeures pour revues spécialisées, La Théoulère ne manquait pas de présence. Cubique, blanche de façade, verdie par les volets des baies ovalaires, elle régnait sur ce qui avait été autrefois une pelouse. Cernée par un parc imaginé au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle imposait sa masse entre buis, magnolias et tulipiers de Virginie.

– C'est un monument, dit Élisabeth.

– Disons plutôt un paquebot. Tu as le droit de penser blockhaus. Sache qu'ici, c'était la ligne de démarcation. Elle passait à quelques dizaines de mètres, derrière la maison.

Pendant la guerre, les Allemands avaient transformé La Théoulère en relais de radio. On avait prié les propriétaires de s'installer dans les combles. Les occupants, des réservistes assez peu attirés par le front de l'Est,

s'étaient répandus dans la demeure, tirant des fils jusque sur le faite des grands arbres, plaquant contre les murs extérieurs des réseaux serrés de câbles. Bobines de porcelaine et transformateurs complétaient alors le tableau, donnant à l'ensemble des allures de monstre blanc pris au filet.

De ces savants arrangements subsistaient quelques fragments de métal flottant encore le long des troncs d'arbres et, au nord, un quadrillage de fil contre lequel Julie Cazedieu avait fait pousser des camélias et des framboisiers.

Les mousses célébraient à leur manière la disparition de l'usufruitier. Omniprésentes, elles avaient pris leurs aises, étalées jusqu'entre les dalles de la terrasse en pierre de la Rhune. Marc put ainsi mesurer à quel point les lieux s'étaient dégradés en moins d'une année. En abandonnant ses travaux jardiniers, son père avait laissé la nature se répandre.

Des voitures étaient garées à l'arrière de la maison, dans une cour carrée ornée d'un immense magnolia. Gracieuse dépendance, une orangerie dotée de quatre portes ogivales fermait le lieu au nord, donnant à l'ensemble des bâtiments harmonie et, par contraste avec la masse de la demeure, légèreté.

Élisabeth réalisa soudain qu'à part la curiosité pour le pays de son compagnon, elle n'avait au fond aucune raison de se trouver là, et en pareilles circonstances. Marc tapota son genou. L'effort qu'elle faisait méritait d'être signalé.

– Une famille comme des milliers d'autres, avec ses tares et son génie propre. Ne t'inquiète pas.

Il la précéda dans un couloir traversant, lieu de pénombre et de silence. À l'intérieur de la maison, plusieurs générations avaient laissé leur marque ; une coexistence de styles y composait un ensemble baroque, coloré par des sols de mosaïque carthaginoise. Ailleurs, des planchers revenus à l'état brut, des murs, des plafonds auréolés par des automnes capricieux et des fuites de faîtage attestaient, comme les cloisons fatiguées, l'usure séculaire du lieu.

D'une verrière peinte aux initiales de la famille maternelle de Marc tombait une lumière douce et grise. Un monumental escalier de bois aux pilastres puissants, aux rambardes arrondies, menait à l'étage. Ce hall haut de huit mètres dégageait de la force, une majesté assortie à l'austérité de l'ensemble.

Élisabeth se figea ; point n'était besoin de deviner un corps sans vie étendu sur un lit pour comprendre que l'on pénétrait dans un sépulcre.

– Té, c'est Marc. On t'attendait pour la mise en bière.

On venait. Des femmes. Elles avaient fait la toilette du mort, fleuri sa chambre, investi l'espace, gestes étrangers à l'arrivant. « Intrus. » Le mot vint à l'esprit de Marc tandis qu'on l'embrassait. C'était Christine, la femme de Bertrand Cazedieu, son cousin germain, « ceux de Roquefort » comme on disait ; elle avait de l'allure, le verbe haut. Sa dot avait offert à son mari un domaine forestier en grande lande, augmenté de parts dans des papeteries.

– Les hommes sont repartis en début d'après-midi. Nous avons perdu gros dans la tempête, ils nous rejoindront demain pour la levée du corps. Tu veux voir ton père ?

En quelques mots assénés tels des sentences, avec cet accent péremptoire, quasi coupant, des Landais, elle avait fait le tour de la question. Un mort et des dégâts dans la pinède, de la statistique en quelque sorte. Chez les Cazedieu, on avait sur tous et sur tout des opinions tranchées et la manière sans nuance de les faire sentir. Marc ne s'en formalisa pas.

– Je suis venu pour ça, je crois. Avec Élisabeth.

On se jaugerait plus tard, passé les brèves présentations. Marc entra seul dans la chambre où veillait la servante.

– Té, monsieur Marc, dit Jeanne de sa voix aigrette, vous êtes arrivé. C'est bien que vous le voyiez avant qu'on l'enferme.

Il la serra contre lui. Elle faisait partie des meubles et le connaissait depuis qu'il était tout petit. Soupissant, comme à son habitude :

– Mon Dieu, le temps a donc passé vite.

Debout au pied du lit, les mains jointes, Marc contempla le gisant. Bientôt déferleraient les vagues de la mémoire, le souvenir des jours heureux et l'autre, entêtant, des absences et des occasions manquées. Il avait ressenti cela à la mort de sa mère. Le chagrin obérant la lucidité, le pathos précédant la morne mécanique du deuil.

Jeanne sortit de la chambre, le laissant seul. C'était l'heure de l'ultime dialogue, un fouillis qu'il conviendrait d'ordonner quand le cérémonial et la réunion familiale laisseraient place à la réflexion. « Je commence ce travail, pourtant. Il y aura un vide à combler ici ». Prendre possession des lieux, se dire qu'il serait désormais en

première ligne, sans les repères charnels de la filiation. Il s'assit face au cadavre de son père. Il avait joui d'une grande liberté, on lui avait fait confiance sans interférer dans son existence. Les vivants de la Théoulère avaient fini par considérer comme ordinaires ses absences ponctuées de quelques séjours landais, et cette addiction au voyage et à l'aventure, parente à leurs yeux d'une forme de frivolité. Il pensa : « Vous vous êtes protégés de moi ici. Vous avez eu raison, mais votre souffrance a dû être profonde. » Les larmes lui vinrent aux yeux.

Les femmes s'étaient installées au salon. Il y avait là la mère de Christine Cazedieu, Quitterie, des cousines venues d'Armagnac et de Chalosse. Marc ne les avait pas revues depuis des années. On le scruta en souriant. L'heure n'était pas au bavardage, Élisabeth laissa quant à elle errer son regard sur le mobilier, un peu de Louis XVI et beaucoup d'Empire, le tout confit entre des tapisseries d'un autre âge, piquées de noir.

– Te voilà doté d'un manoir, mon cher neveu, dit Quitterie. Seras-tu donc Montois, un de ces jours ?

Elle portait depuis toujours des tailleurs stricts, des corsages boutonnés haut sous des vestes de chez Chanel. La permanente poivre et sel semblait avoir été agencée sur sa tête dans les années soixante, et laissée en l'état. Une gravure, à la voix chantante teintée d'ironie.

Marc regarda Élisabeth.

– Je ne sais pas, ma tante. Tout va très vite ces jours-ci.

– Oh, pour un perpétuel errant, ce n'est pas la mer à boire. D'autres réalités de l'existence, simplement, quelques

surprises, aussi. Je pense que tu sais t'adapter aux circonstances extrêmes. C'est utile.

Elle s'amusait. On parla de la tempête, des patrimoines réduits en tas au nord du département, du coût non encore chiffré des dégâts. Des gens avaient été ruinés en quelques heures. Les propriétaires forestiers landais répugnaient depuis toujours à assurer leur bien ; trop cher dès lors que l'on comptait la pinède en centaines d'hectares. Ils allaient devoir assumer, seuls, la catastrophe.

Élisabeth reçut l'aumône d'une question sur les collections de printemps dans les grandes maisons. Court ou long ? Marc se leva. Des gens arrivaient, que sa cousine Christine accueillit comme s'ils débarquaient chez elle.

À près de soixante-quinze ans, Emmanuel Cazedieu, époux de la tante Quitterie et frère aîné du défunt, conservait les allures du jeune rugbyman qu'il avait été. Banquets et dîners d'affaires, armagnac, tabac et autres plaisirs de la vie paraissaient n'avoir jamais eu la moindre prise sur lui. Et lorsque tant de ses pairs payaient depuis plus ou moins longtemps la facture de leur hédonisme chronique, il traversait son troisième âge d'un pas alerte de financier cueilleur de cèpes. Et fin tireur, au vol comme au posé.

Les funérailles sont en général l'occasion de briser quelques silences prolongés. La jeunesse africaine de Marc avait résonné de réflexions plutôt acerbes au sujet de ce capitaine d'industrie dont la retraite n'avait en rien amendé le goût de commander, d'intervenir, de tout savoir et de tout influencer. « Manigances », répétait Jean Cazedieu et sa

femme reprenait en écho, ajoutant au passage des péremptives « l'argent et rien d'autre », « un rapiat » ou « sa mère à l'encan pour un hectare de pins ».

C'étaient là des gracieusetés de clans morcelés par la vie. Il y avait eu des partages orchestrés depuis la France, en l'absence des « Marocains ». On avait désossé des diadèmes dont les coloniaux avaient reçu quelques brillants de seconde catégorie. Confus et gâteux, des donateurs au bout du rouleau s'étaient fait dûment circonvenir, lâchant qui un salon Directoire, qui une villa au bord de mer, quand il ne s'agissait pas de parcelles perdues dans la lande ou de tableaux aux signatures peu lisibles, supposés sans valeur.

– Ils nous ont laissé des rogatons, soupirait Julie. Les absents ont toujours tort.

– Alors, mon neveu, s'étonna Emmanuel, les Talibans t'ont permis de reprendre l'avion ?

L'oncle de Marc ne manquait pas de charme. Fin de traits, la silhouette mince, l'œil gris bleu faussement pacifié, il était le contraire physique de son frère. Autrefois grand séducteur, il conservait un indéniable magnétisme ; Emmanuel Cazedieu était de cette race d'hommes qui donnent sans forcer l'impression de pouvoir emporter un marché avant même d'avoir entamé la discussion. Sans qu'il sût pourquoi, Marc se sentit soudain en alerte.

– Je n'étais pas chez les Talibans, dit-il, de toute façon, personne ne peut travailler avec ces gens-là. Ils sont comme les Khmers Rouges, d'une autre planète. Je reviens d'Afrique, du Rwanda précisément. Une mission SIDA.

– Vaste sujet, loin d'être clos. Ces gens n'ont pas de chance, ils s'entr'égorgent par millions et les survivants se

font plomber par le virus. Tu restes attaché à ce continent, n'est-ce pas ?

– Ma foi, c'est, comment dire, un mariage de longue haleine. J'en avais un peu marre des missions casse-gueule.

– Enfin tout de même, s'attaquer au SIDA en Afrique. C'est pour les optimistes, ça.

– Peut-être.

– Il faut une certaine philosophie de la vie.

Emmanuel Cazedieu doutait que son neveu en eût jamais possédé une. Marc répondit à la question que son oncle, par politesse, s'abstenait de lui poser.

– Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai longtemps pensé « merde au principe de précaution » et réalisé à quel point c'est jouissif, sur le terrain. Maintenant, je dis à mes patients africains qu'il vaut mieux copuler en mettant des préservatifs. C'est amusant, tu ne trouves pas ?

Emmanuel consentit à sourire. Le prix Nobel de la paix avait été attribué à Médecins sans Frontières quelques semaines auparavant. Aux yeux du vieil industriel landais, il était cependant toujours délicat de faire la différence, parmi cette engeance, entre les saints authentiques et les adeptes de la randonnée en terre exotique. Sceptique, un peu.

Un haussement d'épaules.

– Tout le monde veut faire de l'humanitaire de nos jours, ça touche au grotesque. Les gens brûlent de partir en tongs, avec des pelles à sable pour creuser des puits dans le Sahara. Les États se mêlent de tout, j'ai même vu à la télévision des soldats de l'ONU poser leurs flingues pour donner des biberons à des bébés.

– Au Kurdistan, oui. J'ai vu ça aussi, sur place.